

Demon de Marcin Wrona

Charlotte Selb

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Selb, C. (2016). *Demon de Marcin Wrona*. *24 images*, (180), 29–29.

DEMON de Marcin Wrona

La Pologne a un squelette dans le placard. Ou plus exactement, dans son sol, comme le découvre à ses dépens le personnage principal de *Demon*, Peter, venu de Londres pour épouser la belle Żaneta dans la campagne polonaise où réside la famille de sa fiancée. En réenfouissant les ossements trouvés par hasard dans le jardin de la vieille demeure familiale, Peter pense pouvoir aller de l'avant avec les réjouissances du mariage : c'est compter sans le *dibbuk*, démon du folklore juif qui va posséder le pauvre jeune homme lors d'une cérémonie déjantée qui tourne au cauchemar. Le seul mariage réussi dans le film de Marcin Wrona, c'est celui de l'humour et de l'horreur. Alternant entre le grotesque d'une famille qui veut à tout prix – et à grand renfort de vodka – garder les apparences d'une fête impeccable, malgré leur méfiance envers leur étranger de gendre, et la terreur poisseuse qui s'installe alors que la possession devient de plus en plus viscérale et dérangeante, évoquant moins le diable que les manifestations physiques les plus extrêmes de la dépression, *Demon* fait immanquablement penser et, jusque dans son esthétique, au *Melancholia* de Lars von Trier, mais avec une signification nationale beaucoup plus politique. « Notre beau pays repose sur des corps », avoue le père de Żaneta, alors que le seul invité juif tente un dialogue en yiddish avec le *dibbuk*. On ne saura rien de la jeune fille juive décédée qui perturbe la fête, et c'est tant mieux ; là où d'autres films de fantômes se perdent en laborieuses explications scénaristiques,



Demon préfère évoquer plus largement la contradiction d'un pays qui a éradiqué la présence juive, mais en conserve l'héritage culturel dans les moindres aspects de la vie quotidienne. Il en va ainsi de cet étrange mariage catholique, qui avant même l'arrivée de l'entité possessive, prend des allures assez reconnaissables de célébration juive. Mythifié par le tragique suicide du cinéaste lors de la première polonaise du film l'an dernier, *Demon* est le dernier opus d'une trop courte carrière qui continuera néanmoins à hanter notre imaginaire. – **Charlotte Selb**

WET WOMAN IN THE WIND d'Akihiko Shiota

Belle idée de la Nikkatsu que celle de ressusciter aujourd'hui le « Roman Porno », ce genre phare des années 1970 que le plus ancien des studios japonais avait à l'époque embrassé pour remédier à la popularité en déclin de l'*akushon*, ce cinéma d'action, inspiré par la production occidentale, qui avait connu un succès phénoménal durant les années 1960. Cinq long métrages sont au programme de cette relance moderne du *pinku* « sophistiqué » : *Aroused by Gymnopedies* d'Isao Yukisada, *Dawn of the Felines* de Kazuya Shiraiishi, *White Lily* d'Hideo Nakata, l'énergique *AntiPorno* de Sion Sono ainsi que *Wet Woman in the Wind* d'Akihiko Shiota. Cinq cinéastes auxquels, à quelques contraintes près, on donne ici carte blanche.

Akihiko Shiota, auteur de *Moonlight Whispers* (1999) et de *Harmful Insect* (2001), s'en donne à cœur joie avec son exubérante comédie érotique, déjouant tous les pièges du genre pour offrir une célébration enjouée de la fufoune décomplexée. Porté par une vitalité sexuelle qui dégénère allègrement, le film enchaîne



les situations rocambolesques avec une candeur contagieuse. Le tout n'est, après tout, qu'un immense jeu opposant la déterminée Shiori (Yuki Mamiya) à l'ermite Kosuke (Tasuku Nagaoka), jeune dramaturge s'étant juré de vivre son existence à l'abri des tourments de l'amour. Bientôt, la notion de désir sert à réfléchir la posture de l'acteur : les comédiens « jouent » la séduction (ou feignent au contraire l'indifférence) et assument une série de rôles pour se conquérir.

Menant le bal avec une ardeur peu commune, Shiori devient le vecteur de l'intensité, ses insatiables pulsions dirigeant l'ensemble avec une volonté souveraine. *Wet Woman in the Wind* s'impose de ce fait comme une ode enjouée au désir féminin, force phénoménale qui ne saurait être contenue et qui vient à bout de tout – y compris de la cambuse de Kosuke, symbole d'isolation et d'austérité qui s'effondre sous nos yeux, incapable de supporter la secousse séismique accompagnant les ébats furieusement passionnés de nos deux amants finalement unis dans l'extase. – **Alexandre Fontaine Rousseau**